

Le ménage à fond

Bruno Pradal

2^{ème} prix des Bibliothécaires du concours d'écriture de nouvelles 2010

Sang pour sang POLAR

TGV PARIS MARSEILLE, lundi 13 novembre 2006.

La dame d'un certain âge qui lit France-Soir dans un coin du compartiment est une dame comme toutes les autres dames d'un certain âge à l'exception toutefois qu'elle porte des chaussures d'homme.

« Il faut croire qu'à partir du quarante-quatre les chaussures confortables sont irrémédiablement masculines. Je m'achèterai des mules noires ; c'est totalement asexué et plus facile à assortir. Heureusement que j'ai eu moins de problèmes avec les gants. »

Fatiguée d'autant de réflexions pertinentes la dame d'un certain âge aux chaussures d'homme posa sa tête contre la vitre du train et ferma les yeux, un sourire aux lèvres.

Montélimar, jeudi 16 novembre 2006.

Il fait froid, très froid, le mistral a encore pris de la vigueur dans la vallée du Rhône. Les passants se recroquevillent pour se protéger de ses insidieuses caresses glacées. Malika regrette de ne pas avoir plombé ses poches. Ses quarante-cinq kilos ne pèsent pas bien lourd contre les violentes rafales.

Quinze ans déjà qu'elle a quitté sa Guyane natale pour venir s'installer ici. Elle slalome pour éviter les papiers et les sacs en plastique qui parcourent la rue. Elle a de la peine à croire qu'elle a pu avoir très chaud, au même endroit, en juillet. Il va falloir qu'elle en fasse encore des ménages pour retourner à Cayenne.

L'agence de placement lui a bien précisé : nouveau quartier, sortie de la ville, en direction du Teil, rue Mozart, bâtiment B, troisième étage, Madame Yvonne Murba. C'est bien là. L'interphone vrille désagréablement les tympans. Elle est méfiante la vieille ; il a presque fallu parlementer pour se faire ouvrir la porte. C'est agréable un immeuble neuf, pas encore tagué, avec des odeurs de propreté.

J'aime bien imaginer une nouvelle tête se dit-elle dans l'ascenseur.

Elle est attendue sur le pas de la porte.

« Bonjour Madame Murba, je m'appelle Malika ! »

Yvonne Murba est une femme grande qui n'accuse pas les quatre-vingts ans mentionnés par l'agence. Chignon gris soigneusement tiré en arrière, lunettes rondes, visage avenant ; une tête de pub pour la tisane. Sans doute a-t-elle un peu abusé du fond de teint et de l'eau de toilette mais n'a-t-on pas tous des choses à cacher ? Elle jauge sa future femme de ménage qui souscrit en souriant aux exigences de ce casting d'embauche. La conversation de Malika doit être rassurante et faire le basané de sa peau ; les préjugés sont parfois tenaces.

Après tout, les vieux ne demandent qu'une petite parenthèse dans la monotonie de leurs semaines, ils prétextent un petit boulot pour dissiper leur solitude et leur angoisse.

Alors Malika ouvre la parenthèse et cause. Les deux femmes font un état des lieux, tranquille, pièce par pièce.

Pour son entrée en matière Malika a passé un coup de serpillière dans la cuisine et la salle de bains, un coup d'aspirateur dans le salon. Elle aime bien l'odeur de la cire sur les meubles en bois. Elle a rapidement terminé : le ménage chez certains vieux qui s'ennuient se résume souvent à refaire, en moins bien, ce qui a déjà été fait peu de temps avant.

Malika trouve l'appartement clair : la lumière est présente dans la plupart des pièces. C'est agréable, d'habitude les personnes âgées trouvent un refuge dans la pénombre ; pas elle.

Malika est prête pour les interventions bihebdomadaires du lundi et du jeudi. Si Malika ne s'est pas trompée les séances de nettoyage devraient se dérouler selon une logique immuable : faire le ménage, écouter beaucoup, s'épancher un peu, devenir une confidente et une informatrice attendue. Encore faut-il que son employeur accepte de la garder.

« Au revoir Malika, merci, à lundi ! »

Mission accomplie, le courant est bien passé ; cette première fois en appellera d'autres. Madame Murba garde la main sur la poignée de la porte. Pourquoi garde-t-elle des gants à l'intérieur de l'appartement s'interroge Malika en boutonnant hermétiquement son manteau dans l'ascenseur.

Yvonne reste quelques instants derrière la fenêtre puis se complimente quelques instants plus tard devant le miroir de sa chambre :

« Cet ensemble noir me va décidément très bien. »

Montélimar, lundi 20 novembre 2006.

Malika traîne un reste de migraine de quatre jours consécutifs de mistral. Le froid s'est définitivement installé. Sans le vent c'est supportable. La marche lui fait du bien. La chaleur permanente de son pays est un luxe inabordable pour elle et son fils Frédéric, un rêve inaccessible, momentanément inaccessible. L'enfer est un endroit glacial, pense-t-elle.

Yvonne Murba tire la chasse d'eau des toilettes puis s'écrie :

« Quel réflexe idiot que de relever l'abattant des WC ; un souvenir du temps de feu mon mari. »

Malika s'annonce à l'interphone. Yvonne a juste le temps d'enfiler ses gants. La jeune femme enlève son manteau et son gros pull de laine.

« Qu'est-ce qu'il fait bon chez vous Madame Murba ! »

Malika prend peu à peu possession de l'appartement. Encore cinq ou six fois et elle connaîtra parfaitement l'odeur et l'emplacement de tous les meubles, de tous les objets ; tout sera OK, comme pour les autres contrats.

Madame Murba n'est pas chiant, constate la jeune femme : elle se contente d'indiquer les grandes lignes du nettoyage et de jeter ponctuellement un œil bienveillant.

Malika passe l'aspirateur, dépoussière, décroche, nettoie les objets difficilement accessibles. Les gestes sont précis et énergiques. Son tee-shirt jaune fait ressortir la beauté sombre de sa peau. Sa poitrine accompagne, sans inertie molle, le moindre de ses mouvements. Son pantalon serré, met en relief des fesses hautes presque arrogantes.

Malika trouve excellente cette nouvelle habitude : le café du départ. Grâce à lui elle va connaître un peu mieux Madame veuve Yvonne Murba ; ses goûts, ses habitudes. Dans la chambre et le salon de nombreuses photos attestent d'une famille nombreuse, apte à l'aider, à adoucir son récent veuvage.

Yvonne est frileuse. Elle porte en permanence d'amples tenues qui lui descendent jusqu'aux pieds, les manches sont toujours longues et bouffantes. En prenant régulièrement le café dans la cuisine, la pièce la moins éclairée de l'appartement, Malika pourra connaître la fréquence des visites des enfants et petits-enfants d'Yvonne. La vie d'une veuve n'est-elle pas faite de beaucoup d'attentes et de peu de contacts ? La prochaine fois on la questionnera, elle, sur sa propre vie, c'est dans l'ordre des choses. Sa vie ? Un véritable roman, de quoi faire pleurer dans les chaumières répond-elle en se regardant dans la glace de l'ascenseur.

« Ces gants de soie sont de plus en plus difficiles à supporter ! »

La sonnerie du téléphone interrompt cette exclamation excédée d'Yvonne.

Montélimar, jeudi 23 novembre 2006.

Dans le car Malika est prise de vertige lorsqu'elle compte le nombre de ménages hebdomadaires qu'elle a déjà faits et celui qui lui reste encore à faire pour envisager un retour

en Guyane avec Frédéric. J'ai déjà beaucoup donné de mon temps, j'en ai écouté des confidences de vieux, mon fils grandit trop vite. Si seulement Roger était encore là, le regard de Malika se durcit, il n'accepterait pas...

« Cette jeune femme a vraiment une démarche décidée »

Yvonne se fait cette réflexion à haute voix, avant de fermer partiellement les volets de la cuisine. Un dernier coup d'œil dans la glace de la salle de bains, une retouche au chignon, une évaluation attentive de la tenue, un dernier réajustement des gants ; feu vert pour commander l'ouverture de la porte d'entrée de l'immeuble. C'est désormais une habitude : Malika accroche son manteau aux patères du couloir puis enlève son pull dans la salle de bains.

« Bonjour Madame Murba ! Comment ça va ?

- Cinquante ans de trop Malika ! À part ça et mes rhumatismes, tout va bien ! »

Les instructions de nettoyage sont sommairement données. Dépoussiérage et cirage des meubles dans toutes les pièces. Malika aime ce travail qui permet de caresser intimement chaque objet comme pour lui arracher un secret.

Quel zèle ! Yvonne constate que la jeune femme nettoie consciencieusement l'intérieur des portes, des armoires, le dessous des tiroirs.

Aujourd'hui ça va être mon jour de confiance, je suis prête, pense Malika. La cuisine sent bon le café chaud. Yvonne est assise sur son tabouret habituel, le dos à la fenêtre aux volets métalliques toujours fermés. Le faible éclairage dilue et adoucit les traits de son visage.

Son regard est étonnamment jeune. Malika se sent à l'aise. On semble lui porter un intérêt intelligent plutôt qu'une curiosité de bobonne. Malika se détend. Elle livre avec la parcimonie d'une première fois les étapes de sa vie.

Après son bac, elle a continué ses études en métropole, à Paris. Les deux premières années ses parents ont pu subvenir à ses besoins ; les années suivantes elle a décidé d'étudier tout en travaillant, histoire de ne plus être à leur charge. C'est à ce moment-là qu'elle a connu Roger un autre guyanais. Il terminait des études de conducteur de travaux. Frédéric est né deux ans après leur installation à Montélimar ; pour le premier travail de Roger. L'accident de chantier a tout fait dérapé. A sa mort Malika a dû rapidement faire des tas de petits boulots. Ses études ont été abrégées.

Voilà du grain à moudre pour Yvonne se dit Malika en posant sa tasse de café.

Après son départ, l'appartement garde encore un peu de sa présence, de son odeur.

Quel gâchis ! Yvonne jette ses gants sur le lit.

Montélimar, lundi 27 novembre 2006.

Le désespoir excuse bien des choses ; Malika fait cette réflexion déculpabilisant en descendant du car.

Le soleil de novembre n'apporte que sa lumière, la rue est froide le matin. C'est injuste d'être veuve à trente-cinq ans, on n'a pas eu le temps d'avoir des souvenirs. Les ménages comme seul espoir, c'est tellement dérisoire. Normalement, aujourd'hui c'est confidences partagées.

« Vingt-deux secondes pour la série : manteau, patère, pull, salle de bains » compte Yvonne.

C'est le jour du nettoyage des sols, un travail physique. Malika s'évade. Chaque coup de serpillière sur le carrelage bleu de la salle de bains lui dégage un pavé de ciel. On est si bien là-bas, quand la vie a un autre rythme, quand il fait toujours chaud, même les problèmes n'ont plus la même gravité, c'est connu. Frédéric retrouvera la famille de son père.

Repartir de zéro ; avec une ardoise nulle ; le rêve. Malika est penchée en avant, son corps suit les mouvements de la serpillière qui dessine maintenant des routes éphémères. L'odeur du café chaud la ramène à la réalité.

Malika retrouve avec satisfaction sa place dans la cuisine. Les préoccupations de Malika intéressent Yvonne qui écoute attentivement ses paroles. C'est véritablement une galère d'avoir l'âge des projets et de n'avoir que des espoirs. Yvonne touille son café. Les reflets changeants de la petite cuillère captent l'attention. Malika parle et n'a pas envie de détacher son regard de ce miroir aux alouettes. La chaleur de l'appartement la baigne dans une douce torpeur complice et puis Yvonne a une voix chaude, rassurante.

C'est la première fois que Malika se retourne dans la rue ! J'ai bien fait de garder mes gants, pense Yvonne en lui faisant un signe amical de la main.

Montélimar, jeudi 30 novembre 2006.

La pommette de Malika est tuméfiée. La marche fait balloter douloureusement sa joue. La vieille est à sa fenêtre, Malika n'a pas envie de la voir tout de suite. L'hématome crispe le côté droit de son visage mais elle parvient quand même à sourire.

« Ce n'est rien, j'ai pris un coup de coude dans le car, mardi. »

Son regard raconte autre chose. Le frottement des bretelles du soutien-gorge rend encore plus insoutenables les coups qu'elle a reçus dans le dos. Elle quitte son manteau. Enlever son pull dans la salle de bains est une opération douloureuse. Elle n'a pas envie de parler. Aujourd'hui il s'agit de cirer les meubles dans tout l'appartement. Elle ne déteste pas l'odeur d'encaustique et puis l'effort est moindre, elle pourra s'arranger avec la douleur. Elle sait gré à Yvonne de ne pas trop lui parler et de se concentrer sur son journal. Ne plus obéir, ne plus avoir de compte à rendre, ne plus se justifier, ça, c'est le début du bonheur.

Yvonne observe discrètement Malika. La pointe de ses seins s'entête à vouloir traverser le tee-shirt. Malika frotte comme si elle se nettoyait elle-même, le plus intimement possible, comme si elle se lavait d'une profonde humiliation. Son chiffon s'attarde sous le dessous des tiroirs.

Malika connaît désormais tous les meubles de l'appartement. Elle a un goût amer dans la bouche. Penser à son fils se répète-t-elle inlassablement. Il faut que je le sorte de là. Roger la désapprouverait s'il était encore là ; mais c'est pour Frédéric, pas pour elle.

Le café lui fait du bien. Yvonne se contente de commenter les nouvelles du journal. Malika souffre en réajustant son soutien-gorge dans la salle de bains. Elle se sent redevable de l'attention silencieuse que lui porte Yvonne.

« Aujourd'hui elle ne se retournera pas ! »

Yvonne laisse retomber les pans du rideau du salon et se dirige vers le salon :

« J'ai toujours eu de la difficulté à téléphoner avec des gants ! »

Montélimar, lundi 4 décembre 2006.

Exceptionnelle cette quantité de neige qui tombe à Montélimar. Le spectacle est dans la rue. Pour les piétons, le jeu consiste à ne pas marcher dans les minuscules congères qui se sont formées, à anticiper sur l'éclaboussement des voitures qui passent et à garder les yeux le plus ouverts possible. Le car a du retard. La silhouette hésitante de Malika se précise peu à peu. La chaleur sèche de l'appartement lui fait du bien. Elle est mouillée de la tête aux pieds.

« Désolée Madame Murba je suis trempée !

- Ne restez pas comme ça, changez-vous dans la salle de bains. Préparez-moi vos vêtements humides, je les mettrai à sécher sur les radiateurs du salon. Je vais vous chercher des affaires de rechange. »

En revenant Yvonne visionne le corps nu de Malika : belles jambes, petit cul pommelé, hanches admirablement dessinées, traces de coup visibles dans le dos, au niveau des côtes, ecchymoses sur les épaules. Malika se retourne et ramasse les vêtements mouillés empilés à côté d'elle : petite poitrine, ventre plat, culotte généreusement transparente laissant apercevoir un triangle noir matelassé ; une merveille de la géométrie.

Malika flotte dans les vêtements qu'on lui a prêtés. Elle retrouve des sensations anciennes à faire ainsi le ménage pieds nus, en tenue ample, dans une atmosphère chaude. Elle nettoie avec soin toutes les pièces de l'appartement, elle sourit en pensant qu'elle pourrait maintenant le parcourir les yeux fermés.

Les deux heures de ménage lui ont permis de se réchauffer. Ses habits sont secs. Yvonne sourit en accompagnant du regard Malika vers la salle de bains.

« Madame Murba, je ne pourrai pas venir jeudi ; quelques petits problèmes administratifs à régler
- D'accord, je m'organiserai sans vous. À lundi. »

Malika hésite quelques secondes sur le pas de la porte puis se retourne vers Yvonne :

« Soyez prudente, n'ouvrez pas à n'importe qui ! »

Malika vient de disparaître au coin de la rue, Yvonne, songeuse, pose ses gants à côté du téléphone.

Montélimar, jeudi 7 décembre 2006.

À quinze heures Yvonne faillit être surprise lorsque l'interphone grésilla. Elle composa un numéro de téléphone, laissa sonner deux fois puis raccrocha. L'interphone s'impatienta. Yvonne déclencha l'ouverture de la porte de l'immeuble. Le judas délivra bientôt l'image d'un policier accompagné d'un homme plus jeune en combinaison de travail.

Robert Lefranc, quarante-deux ans, était un homme de taille moyenne, une fine moustache barrait son visage, un sourire semblait en permanence accroché à ses lèvres. Il portait à merveille l'uniforme. Maleck Larbi avait de grands yeux noirs qui adoucissaient la dureté de ses traits. Robert présenta rapidement une carte tricolore à la vieille femme.

« Bonjour Madame ! J'accompagne Monsieur qui est chargé de faire des contrôles de canalisation de chauffage central dans tout l'immeuble. En raison des agressions répétées des personnes âgées le commissariat a décidé d'adjoindre systématiquement un policier à ce type d'intervention. »

Robert convainquit adroitement Yvonne Murba de les faire entrer et de laisser carte blanche au chauffagiste. Il accompagna la vieille dans la cuisine. Elle prépara docilement du café. Il entretenait parfaitement la conversation. Elle collabora du mieux qu'elle put, aussi longtemps qu'elle put.

Robert barrait la sortie de la cuisine, il s'inquiétait régulièrement à voix haute de l'avancement des travaux.

« Pas de problèmes, j'ai trouvé des choses intéressantes, je continue, répondait invariablement Maleck ! »

À la demande d'Yvonne, Robert se leva galamment pour attraper le sucrier rangé dans le haut du placard. Ce jour-là Robert prit exceptionnellement son café sans sucre ; un dévastateur coup-de-poing au foie interrompit son geste et le plia en deux, coupant sa respiration, l'uppercut qui suivit servit à régler partiellement l'addition. Il eut encore la fugitive sensation

d'une douloureuse implosion en embrassant une main gantée ; ce fut ensuite un black-out complet. Il ne devait revoir la lumière que bien plus tard.

Maleck Larbi arrachait une enveloppe scotchée sous un tiroir lorsqu'il se sentit soulevé par une grue. Il n'eut pas le temps de voir la marque du fabricant. Sa tête s'écrasa contre le mur. Ses arcades sourcilières cédèrent en premier, son nez éclata presque en même temps, ses dents n'offrirent qu'une faible résistance. Un coup de genoux entre les jambes le remonta provisoirement d'une trentaine de centimètres. Il retomba rapidement au pied du mur. Son visage prit une couleur verte et rouge, mal assortie aux rideaux bleus de la chambre.

La porte d'entrée était restée entrouverte ; deux autres hommes pénétrèrent dans l'appartement. Robert Lefranc était allongé dans la cuisine. À sa courte respiration on aurait pu croire qu'il dormait. Il n'avait pas toujours pris son café. L'un des murs de la chambre était tapissé d'un motif original, très réaliste : sang et cheveux collés. Une flaque brunâtre se précisait maintenant sous Maleck. Les poches de son pantalon vomissaient des billets de banque qui s'imbibaient dangereusement de cette souillure.

Il fallait faire quelque chose. L'un des deux hommes, téléphone en main, hésita quelques secondes :

« Appelons d'abord le SAMU ! »

Montélimar, lundi 11 décembre 2006.

Le coup de sonnette fit sursauter Malika. Elle se leva du canapé et fit entrer les deux flics en uniforme. L'explication fut brève. Elle jeta un coup d'œil panoramique sur son appartement, s'imprégna encore une fois de son odeur, puis les suivit, indifférente, résignée.

Son regard était absent, elle se sentait à la fois soulagée et épuisée. Elle se retrouva rapidement coincée entre deux épaules, à l'arrière d'un véhicule qui sentait le tabac et la transpiration. Le chauffeur démarra. Les immeubles, la circulation, les feux tricolores, les bruits de klaxon, tout cela n'avait désormais plus de sens ni d'importance pour elle. Elle n'existait plus, elle voulait s'anéantir sous la banquette, disparaître et resurgir loin très loin. Son fils Frédéric devait être arrivé en Guyane.

La famille s'occuperait de lui. Elle ne prêta pas attention au regard réprobateur du planton qui l'avait dévisagée à son arrivée au commissariat.

Elle se retrouva dans une pièce sombre, aux rideaux tirés, une petite lampe de bureau éclairait deux hommes assis, menottés dans le dos. Les visages tuméfiés et colorés de Robert et Maleck avaient doublé de volume.

« Assieds-toi ! »

Ce qui frappait le plus chez le commissaire Manu c'était la flagrante contradiction entre les traits de son visage et la puissance bestiale qu'il dégageait, comme si son regard intelligent voulait excuser un involontaire handicap. Il se leva et rappela les deux policiers qui avaient encadré Malika dans la voiture. Sa voix possédait des inflexions changeantes. C'était un homme aux cheveux noirs et drus, de taille moyenne, à la forte carrure. Ses grandes mains carrées et poilues terminaient des avant-bras à la musculature inquiétante. Les deux hommes demandés par le commissaire s'im-mobilisèrent à l'entrée du bureau, attendant les ordres. Le commissaire cueillit simultanément Robert et Maleck par le col, un dans chaque main, sans effort apparent il les transporta aux pieds des deux policiers :

« Cadeau ! »

La petite lampe halogène éclairait partiellement le bureau. Une photo dans un cadre, un bloc de papier, un stylo, une tasse vide, deux anachroniques gros clous tordus étaient les seuls accessoires.

Malika prenait conscience de l'environnement. Certaines odeurs lui semblaient familières. La lumière, orientée vers elle, ne permettait pas de distinguer le visage de son interlocuteur.

Les mains du commissaire balayèrent les clous tordus vers le bord du bureau. Ils tombèrent en s'entre-choquant dans un bruit métallique, vite étouffé par la moquette. Le commissaire Manu ouvrit un tiroir et prit un clou neuf. Les doigts carrés le tordirent, consciencieusement, les muscles des avant-bras roulaient, énormes.

Malika était perplexe et inquiète. On ne lui parlait pas, on ne lui posait pas de questions. Que fallait-il penser de ce mutisme et de cette impressionnante démonstration de force tranquille ? Les mains du commissaire posèrent délicatement le clou tordu sur un coin du bureau. Il se leva, prit une chaise, s'installa à califourchon tout près de Malika et il se mit à raconter l'histoire de la jeune femme.

Son arrivée en métropole, ses espoirs, sa rencontre avec Roger, ses projets, son fils, l'accident. Le chantier, l'échafaudage, la mort de Roger. Il avait trente ans. Frédéric, leur fils. Un an plus tard, deux hommes : Maleck et Robert. Une petite frappe sans envergure et un pourri jusqu'à la moelle ; bref, deux hommes providentiels. Puis, les confidences à Maleck, le manque de fric pour élever son fils. Les premières indiscretions d'une femme de ménage. Les planques à bijoux et à pognon chez les personnes âgées, les vols qui se transforment en agression, en crime. Le chantage, la violence, les coups au corps et au cœur. Le prix à payer pour envoyer Frédéric en Guyane.

Toute ressemblance avec une personne assise et menottée dans le bureau mal éclairé d'un commissariat de province n'était pas fortuite, le mélo était bien fidèle à la réalité ; Malika le reconnut.

« Il y a des personnes qui m'insupportent, qui m'agressent, qui me mettent hors de moi, alors je ne réfléchis plus, je deviens incontrôlable et dangereux. Il y en a d'autres qui méritent peut-être une autre chance, faut voir. »

Le commissaire quitta sa chaise et retourna derrière son bureau. Les mains aux doigts carrés prirent le clou et le détordirent méthodiquement. Il retrouva presque sa forme initiale. Le clou resta sur le bureau.

Centre de détention de Roanne, mars 2007.

Les deux blattes s'étaient donné rendez-vous à minuit, à l'angle du mur, près du lavabo de la cellule. Une faible lumière venue du couloir théâtralisait la rencontre. D'un coup d'antenne circulaire la plus grosse s'assura de la tranquillité de l'endroit. L'autre blatte s'inquiéta, s'immobilisa, puis rebroussa chemin. Le choc de la première pantoufle assomma la première. Elle craqua de toutes parts sous l'impact du deuxième choc et se vida d'un jus jaunâtre. La seconde fut écrasée dans sa fuite par la gifle de la deuxième pantoufle.

« Deux saloperies de putain de bestiole en moins ! »

Mireille nettoya ses pantoufles avec un kleenex, ramassa les deux cadavres et les broya ensemble dans un autre mouchoir. Elle réussit ensuite un panier à trois points en visant la poubelle. Elle se recoucha doublement satisfaite. Le gémissement du lit sous son poids finit par réveiller sa compagne. La cellule était étroite comme les autres cellules, sale comme les autres cellules et inconfortable comme toutes les autres cellules. Mireille la partageait avec Malika. Mireille la Marseillaise, prostituée de cinquante ans, un âge raisonnable de mise au rancart dans la profession, avait plongé volontairement pour cinq ans, à la place d'une autre, cela devait lui assurer une retraite décente. Elle avait la lucidité des femmes qui ont vécu et l'acuité de jugement des femmes ayant pratiqué les hommes.

Elle avait vite situé Malika. Déjà trop âgée pour faire dans le pain de fesse haut de gamme, pas assez pour s'aigrir définitivement. Une femme pas chiant, causeuse sans être bavarde. Et puis la taule ça rapproche, on n'a pas le choix.

Frédéric était-il arrivé en Guyane ? Malika croisa les mains derrière la tête et fixa le plafond. Le commissaire l'avait inquiétée. Impressionnant et dérangeant, inquiétant et rassurant, intelligent et séduisant, ce dernier couple de mots dessina un sourire nostalgique sur le visage de Malika.

Le désir n'est-il pas lui aussi ambigu ?

Attendre, attendre encore, retrouver un jour la chaleur humide, l'insouciance reposante des gens du pays. Les pensées de Malika plongeaient encore dans les profondeurs du plafond. Ici, elle ne pouvait rien faire mais au moins ici elle ne risquait rien. Elle était libérée des coups, libérée en prison. Le sommeil la fuyait ; trop d'événements, trop d'images récentes se bouscullaient dans sa tête, trop de sujets d'insomnie. Une palette de couleurs ternes et vives, difficiles à mélanger.

Centre de détention de Roanne, mai 2007.

L'enveloppe sentait encore le marché de Cayenne. Le contenu était épais, moelleux comme un mille-feuille. Le bruit du papier flattait l'oreille. L'écriture de Frédéric s'était affirmée. Ca fait du bien de pleurer constata Malika.

- « Tu vois Mireille, Frédéric c'est lui, entre ma mère et le père de Roger !
- Il est beau ! Il a quel âge maintenant ?
- Dix ans ! Regarde comme c'est bien là-bas, il fait toujours chaud.
- Dis donc ! Il y en a du monde sur cette photo.
- C'est normal, il y a nos deux familles. Là ! Ma famille. Là ! C'est le frère de Roger.
- Il me botte le frangin, celui-là, quand il veut et je ne le fais pas payer ! »

Malika était heureuse. Elle connaissait la lettre par cœur. Ils s'étaient bien débrouillés au pays pour trouver son adresse aussi rapidement.

Que devaient-ils faire en ce moment ? Frédéric avait l'air en forme. L'odeur de la lettre drainait des souvenirs. C'était avant. Avant d'avoir brûlé les étapes. Avant d'être en première ligne face au quotidien.

Malika attrapa un peu de ciel bleu par la fenêtre.

- « Dis Malika ! Et ce colis c'est quoi au juste ? »
- Je ne sais pas, ouvre-le si tu veux ! »

Mireille faisait durer le plaisir. Un cadeau en prison c'est comme un parfum, on prend le temps de s'en imprégner. Elle avait l'impression de gratter un jeu du millionnaire. Chaque objet à découvrir lui amenait un peu de rêve.

- « Putain du café, ça tombe bien ! On n'en a plus. Ca vient d'où d'après toi ?
- Je ne vois pas, je n'ai personne ici !
- Ton fils ?
- Non ! Ce sont des produits de métropole, il est en Guyane.
- On a du temps pour réfléchir. Je prépare le café, relis ta lettre ! »

Malika allongée sur son lit imprimait doucement sur son cœur les mots de la lettre posée sur sa poitrine. L'odeur du café emplissait la cellule.

«Il sent particulièrement bon, je t'en verse une tasse?»

Malika était songeuse, cela faisait quelque temps qu'elle n'avait pas bu un café comme ça.

Centre de détention de Roanne, septembre 2007.

Malika en savait un peu plus, Mireille avait mené sa petite enquête. Ce flic, ce Manu, avait une drôle de réputation ; celle d'un franc-tireur intouchable, d'un marginal indéboulonnable.

Quels étaient donc les appuis d'un commissaire se mettant ainsi en première ligne ?

Encore une question sans réponse.

Malika se reconstituait avec les seules contraintes du quotidien. Mireille lui apportait autant qu'un psy diplômé, elle avait le cœur critique mais grand et ouvert comme ses cuisses.

« Au fait Malika, pour ton flic, Liliane la grande rousse m'a affranchie. Elle se faisait reluire pour sa propre tranquillité par un inspecteur de police qui avait travaillé avec lui. C'est un veuf, avec des jumeaux, un garçon et une fille, un spécial, un mec qui, paraît-il, ne supporte pas l'injustice. Un flic qui utilise des moyens à son image, des moyens costauds, très costauds ; un extraterrestre dans le milieu. »

Malika ne fut pas surprise. Elle se leva et prépara le café.

Centre de détention de Roanne, dimanche 6 janvier 2008.

Un dernier réveillon en prison c'est drôle et emmerdant pour ceux qui restent. Elle en avait gros sur la patate Mireille, Malika le sentait bien. Pour elle ça avait été le dernier.

« On va tirer les rois toutes les deux ! Tu as reçu une galette, on va assurer ! Prépare le caoua, je coupe les parts ! »

Malika nettoya les tasses et prépara le café. Combien de fois avait-elle répété cette opération ? Dix, vingt, cent, mille fois, de quoi choper le vertige.

« Elle est fameuse ta galette Malika ! Putain, regarde, c'est moi qui ai la fève. J'ai failli me niquer une dent. Je me doutais bien que j'étais la reine. Toujours pareil, ils mettent des rois mages habillés en gonzesse.

- Qu'est ce qu'il y avait d'autre dans le colis ?

- Pantalon, tee-shirt, blouson, chaussures ! Juste à ta taille, ça ne t'étonne pas ? Ton Maleck, il n'aurait pas des regrets ?

- C'est pas le genre.

- C'est pas des fringues de saison. Par contre c'est pile pour ta libération. Tiens, t'as aussi reçu une valise et une trousse de toilette, tu pars en voyage ?

- Comprends pas !

- Arrête, avec un petit cul comme ça t'as bien dû en attirer des messieurs ! »

Roanne, lundi 12 mai 2008.

La porte de la prison se referme derrière Malika. Mireille l'endurcie pleure peut-être. Le ciel est bleu, on peut le regarder à perte de vue. Malika reste immobile un instant. Le soleil de mai l'irradie et la recharge. Elle est déshabituée à la liberté. C'est bizarre de marcher sans rencontrer de mur devant soi.

Frédéric, je vais te retrouver, attends encore un peu ! Elle marche vers le soleil, sa valise à la main.

C'est fini, elle repart de zéro, l'ardoise est effacée, elle s'est refait une virginité. Son string la gêne agréablement, sous son tee-shirt sa poitrine se réveille, la vie revient. La rue est déserte, seule une automobile stationne à quelques mètres.

Ça doit être agréable d'être attendue. Le soleil dans les yeux l'empêche de voir à l'intérieur du véhicule. La porte côté passager s'ouvre violemment lorsqu'elle arrive à sa hauteur :

« Monte ! »

Malika blêmit. Il n'y a une seule personne à l'intérieur. Un violent frisson la parcourt. Elle s'installe à l'avant du véhicule. La grande enveloppe de papier Kraft qu'on lui a posée sur les genoux contient une liasse de billets de cinquante euros et un billet d'avion : Aller simple « Paris Cayenne » départ le samedi 17 mai 2008. Caché au fond de l'enveloppe il y a même un paquet de café. Elle fixe son viatique, incrédule. La voiture démarre tranquillement. La prison s'éloigne derrière elle. Quand elle se décide à regarder le conducteur elle s'aperçoit qu'il conduit avec une paire de gants de soie noire.

Elle a envie d'un café.